

Déambulations antonioniennes

La femme est l'avenir de l'homme de Hong Sangsoo

Jacques Kermabon

Numéro 119, octobre–novembre 2004

Cinémas d'Asie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2004). Compte rendu de [Déambulations antonioniennes / *La femme est l'avenir de l'homme* de Hong Sangsoo]. *24 images*, (119), 26–26.

Déambulations antonioniennes

par Jacques Kermabon

Ce quatrième film de Hong Sangsoo, que nous avons pu voir au dernier Festival de Cannes où il était présenté en compétition officielle, est un des plus beaux que la Corée nous ait donnés récemment et témoigne de la vivacité de cette cinématographie au cœur de l'Asie.

Il arrive que le charme par lequel un film nous emporte relève d'un plaisir doux, plus souterrain que celui que procurent des œuvres à l'éclat manifeste. Il nous est difficile de défendre ces films à tous crins, sans doute en partie parce qu'ils touchent à des parts intimes de nous-mêmes, peu spectaculaires, qu'on n'a pas pour habitude de voir ainsi exhiber. D'emblée, dès les premiers plans, la simplicité du dispositif, le rythme quiet qui s'enclenche, qui plus est se trouve amorti par le tapis de neige recouvrant ce quartier résidentiel de Séoul, ont éveillé ce sentiment de complicité qui se passe de mots. Hong Sangsoo ne semble pas porter loin son regard. Les deux amis qui se retrouvent après plusieurs années évoluent dans la petite bourgeoisie intellectuelle qui lui est proche. Munho enseigne les arts plastiques à l'université de Séoul et son seul rêve est d'être titulaire. Hunjoon, de retour des États-Unis, est un cinéaste à l'avenir incertain. Ce ne sont pourtant pas leurs aspirations qui sont le moteur du film, mais leur présent, nonchalant, hanté par le souvenir d'une femme perdue de vue, Sunhwa. Hunjoon et elle se sont aimés, il n'en est pas moins parti pour les États-Unis. Mais il ignore la relation qui s'est nouée entre Sunhwa et Munho pendant son absence.

Au début, le jeune professeur, Munho, offre un «cadeau» à son ami : fouler la neige immaculée de son jardin. Hunjoon choisit alors de marcher à reculons puis de revenir sur ses pas. «On va croire que je n'ai marché que dans ce sens», s'amuse-t-il, «alors que tu as fait un aller-retour», complète Munho tout sourire. Cet apologue visuel est à l'image de leurs destins



Un de ces films qui touchent à des parts intimes de nous-mêmes.

et de ce que conjugue le film. En revenant à Séoul, Hunjoon fait retour sur son passé. La mise en scène va jusqu'à épouser la forme du piétinement en privilégiant le plan fixe et le panoramique impavide comme dans la séquence suivante, une de ces scènes de restaurant coutumières chez Hong Sangsoo, au cours desquelles le temps s'étire, les langues se délient, des tensions se révèlent. Le film nous installe alors dans une tranquille chronologie. Aussi, quand au terme de ce qui résonne comme la fin d'un mouvement (Munho resté seul et silencieux à table), une coupe nous propulse dans une rue (une jeune femme est abordée par un jeune homme qui insiste pour l'emmener avec lui), nous mettons un certain temps à comprendre que ce déplacement spatial est une saute temporelle, un long retour en arrière. Ce trouble perceptif empêche que nous assignions tout de suite cette séquence très animée à la mémoire de Hunjoon d'autant que celui-ci n'y intervient que bien plus tard comme l'un des protagonistes. En l'estant du même poids de réalité le présent et les séquences du passé, Hong Sangsoo nous permet de nous approprier ces souvenirs. En les opposant (les scènes du passé, ensoleillées, sont plus dynamiques, pleines de vie, de sentiments), il nous en infuse la nostalgie.

L'insistance, sans doute trop appuyée, avec laquelle nous donnons un aperçu de la construction du film pourrait laisser croire qu'elle est affectée alors que, justement, la mise en scène joue de l'effacement de sa présence, inscrivant même dans son dispositif les oscillations de l'indécision. Une femme à l'écharpe violette attendant on ne sait quoi sur le bord de

la chaussée peut accaparer notre regard flottant sans alimenter aucun ressort dramatique. Il ne se passe quasiment rien, les deux amis égrènent quelques souvenirs, décrivent leur vie sans éclat, boivent abondamment sans trop savoir comment ils vont finir la soirée. La seule décision qu'ils prennent est, le soir venant, alors que la neige recommence à tomber, de reprendre contact avec Sunhwa. Munho sait simplement qu'elle travaille dans un bar et nous comprenons qu'elle n'y est pas que serveuse.

La deuxième partie du film, la plus longue, se déroule alors qu'ils l'ont retrouvée. Il est improbable que Sunhwa et Hunjoon renouent après toutes ces années. Pourtant nous ne pouvons nous empêcher d'y songer. Toujours le filtre du romanesque s'insinue dans nos esprits, mais, comme chez Rohmer, la réalité déçoit.

La dernière de leurs déambulations antonioniennes, guidées par le hasard, nous laisse avec Munho, seul sur le bord d'un trottoir après une aventure avortée avec une de ses étudiantes.

Rien ne s'est passé et il s'est passé tant de choses. Le film de Hong Sangsoo ne peut pas finir autrement qu'en suspens. Ce qu'il effleure sans jamais appuyer n'est rien d'autre que la part mélancolique de la vie, ses mécomptes, le temps qui file, les espoirs effilochés, le bonheur que nous n'avons pas su voir, l'illusion de le rattraper, l'échec de tous les appariements et surtout, que tout cela, le fil de ce que nous appelons parfois des destins, est des plus ténus. La plus infime inflexion du hasard peut en changer complètement le cours. Aussi aime-t-on se raconter des histoires. 27